

C'est fucked up ce qui peut se passer sur une scène

Mathieu Arsenault

Numéro 315, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84913ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Arsenault, M. (2017). C'est fucked up ce qui peut se passer sur une scène. *Liberté*, (315), 15–16.

MATHIEU ARSENAULT

DOCTORAK, GO !

C'est fucked up ce qui peut se passer sur une scène

Le théâtre comme moment de vérité.

En mars prochain, je jouerai au théâtre une adaptation monologuée de *La vie littéraire*. Tout a commencé lorsque Christian Lapointe, qui avait mis en scène *Vu d'ici* en 2008, m'a téléphoné pour me signifier son intérêt à mettre en scène le livre. Lorsqu'il m'a dit qu'il envisageait qu'un homme interprète le texte pourtant au féminin, j'ai émis des réserves. La question du genre serait forcément mise de l'avant, alors qu'elle ne me semblait pas particulièrement centrale. L'idée que moi, l'auteur, joue mon propre texte constitue une sorte de compromis qui a tout de suite emballé Lapointe. Que je n'aie jamais reçu de formation en théâtre lui plaisait, il n'aurait pas à faire le travail de désapprentissage qu'il doit faire avec les acteurs diplômés. L'idée de jouer me plaisait aussi, je m'étais rendu compte que mon expérience d'autodidacte avait ses limites. J'ai en effet appris à lire dans les bars des textes punchés, ironiques, garrochés rapidement pour aller chercher l'attention d'un public souvent éméché, souvent inattentif. Mais une fois cette attention obtenue, je ne sais pas trop quoi faire, sinon continuer à pousser pour faire rire et à lancer des punchs, mais comme dans le vide. J'admire profondément pour cette raison la poète Marjolaine Beauchamp qui, en trois minutes, peut prendre une salle incontrôlable par la main, la faire taire et l'amener sur un territoire d'émotion intense et fragile. C'est ce registre émotionnel qui manquait à mes lectures et que j'espérais atteindre à travers cette expérience.

Je pense que j'y arrive. Mais par un chemin complètement différent de ce que j'avais imaginé. Parce que les émotions nous apparaissent au théâtre sous un angle complètement étranger.

Après avoir suivi une formation d'une semaine avec Lapointe à Québec en juin dernier, je suis retourné chez moi avec la tâche d'apprendre par cœur des dizaines de

pages de texte. Travail plutôt ennuyant pour un auteur dont l'activité est de pratiquer chaque jour le geste différent plutôt que la répétition. Mais le texte a fini par rentrer. Plusieurs dizaines de minutes durant lesquelles j'ai appris à réciter sans problème, en pédalant parfois, mais sans jamais assez déraiper pour me perdre dans le fil du monologue. C'est en retournant à la Maison de la littérature de Québec pour une deuxième résidence que la question étrange des émotions est apparue. Interprétant pour la première fois le texte de l'adaptation dans son entièreté devant Lapointe et Simon Dumas, coproducteur du spectacle, mon texte a comme pris tout seul et pour la première fois son propre élan devant eux, à un point tel que vers la fin j'ai été assailli par quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant en lisant des textes en public. Cette fille qui s'exprimait dans le texte depuis le début du monologue, elle a compris par elle-même vers la fin de ma performance la raison pour laquelle elle parlait. Et je me suis senti submergé par un trop-plein d'émotions, presque incapable de parler, de continuer. Pour être capable de terminer la performance, j'ai dû tout tuer. Tuer l'émotion, tuer ce qui se produisait à travers moi, tuer ce texte qui me jouait pour pouvoir

Les émotions nous apparaissent au théâtre sous un angle complètement étranger.

reprendre le contrôle de la performance. Cet événement étrange s'est reproduit plusieurs fois en plusieurs endroits différents en répétition au cours de cette résidence, sans que j'arrive jamais à saisir de quelle nature était cette chose qui se produisait en moi. Plus étrange encore, ces moments où j'ai été submergé d'émotions, je ne les ai pas toujours revécus ensuite, mais ils se sont pour ainsi dire déposés dans ma voix, de sorte que, m'a-t-on dit, ils paraissent plus justes aux spectateurs qui assistent à la performance lorsque la voix les réactive, sans qu'il se produise pourtant rien à l'intérieur, que lorsque moi-même je les ai vécus pour la première fois. Parce que le spectacle n'est pas alors celui d'un acteur perdant pied sur scène, mais accompagnant les spectateurs dans l'émotion du texte en vertu du contrôle qu'il a sur lui-même. Les spectateurs acceptent alors de se faire prendre par la main.

Je dois avouer que tout cela me dépasse franchement. Je réalise d'abord que j'écris souvent pour placer à l'extérieur de moi, dans une phrase interminable, des émotions trop intenses pour les vivre moi-même. Et que, accompagnées par une direction d'acteur efficace, ces émotions utilisent mon corps et ma mémoire pour passer à travers moi et aller dans la salle. Et plus j'arrive à me concentrer sur les aspects techniques de ma performance (comment me



Guillaume Pelletier

Le rythme effréné de sa carrière de théréministe l'avait conduite tout droit dans l'enfer des croustilles.

placer physiquement, quoi dire ensuite, comment rattraper telle erreur que je viens de faire, etc.), plus l'émotion me passe à travers d'une manière juste.

Mais je me rends compte aussi que je ne cesse pas depuis le début de dire « émotion », « émotion », alors qu'il s'agit d'autre chose complètement. Sur scène, je n'ai jamais vécu de « colère », de « joie », d'« inquiétude » ou de « tristesse ». Je n'ai rien vécu qui relèverait de l'amour-propre. Quelque chose s'est exprimé qui n'appartenait pas à la réalité, qui provenait d'un flux inexprimable qui arrive du réel et déborde dans la réalité en une chose qui ressemble à de l'émotion.

Il s'est produit autre chose ensuite. Cela se passait le 14 octobre 2016. Je devais monter sur la scène du Off-Festival de poésie de Trois-Rivières pour lire un texte. J'avais choisi de lire un texte de Vickie Gendreau, tiré de courriels qu'elle écrivait en 2011 à un de ses amants. Lire de ses textes, je l'ai fait souvent et tout se passe bien d'ordinaire. Mais quand je suis sorti du bar pour répéter celui-là, un peu avant que mon tour arrive, ma voix s'est brisée sous la puissance de ce flux d'inexprimable dont je viens de parler. Brisée, brisée. Incapable de continuer. Je suis resté saisi par l'arrivée inattendue de larmes et j'ai dû me résoudre à aller plus à l'écart pour répéter. Et ma voix s'est brisée à nouveau, à un autre endroit du texte de Vickie. J'étais incapable de continuer. J'ai répété encore et encore, mais la voix se brisait à toutes sortes d'endroits. Je ne contrôlais rien. J'aurais pu prendre un autre texte, mais j'ai choisi de l'affronter, comme une sorte d'exercice théâtral en vue du spectacle de mars prochain. Et une fois arrivé sur scène, immédiatement je n'ai plus eu qu'un filet de voix qui la rendait méconnaissable. Dès les premiers mots. Je me suis battu avec toute l'énergie que j'avais pour terminer le texte, en tuant, et en retuant, et en retuant à mesure tout ce qui

sortait. Mais il en restait quand même toujours. Et j'ai su par la suite que les hommes (surtout des hommes bizarrement) qui ont connu Vickie étaient eux aussi submergés par la même expérience étrange. Presque tous, des larmes coulaient sur leur visage mais, non, m'a dit l'un d'eux, ce n'était pas de la tristesse. Non, ce n'était même pas des émotions. C'était comme si la mémoire de Vickie remontait jusque sur leur visage, une mémoire désordonnée, focalisée sur aucun souvenir en particulier, qui s'exprimait en larmes faute d'images ou de mots qui auraient pu la contenir. Ma propre voix était elle aussi brisée par une morte. Pas un fantôme, pas une revenante. Une sorte de synthèse de tous mes souvenirs de Vickie Gendreau accomplie à la faveur d'un moment où tous les éléments s'étaient mis en place. Comme pour cette voix féminine de *La vie littéraire* qui parlait à travers moi en salle de répétition, la morte me faisait articuler le texte de Vickie dans cette voix déchirée par un réel que je ne contrôlais plus. « Si tu ne veux plus de moi un jour, il va falloir qu'on me déloge. Moi. Je suis ici avec toi pour rester. » Ce n'était pas ma voix mais le brisement de ma voix qui lisait ce qui était arrivé à Vickie depuis sa mort. Il disait où la morte s'était cachée depuis tout ce temps. Le brisement lisait qu'elle avait choisi de rester « en quarantaine dans mon appartement de danseuses sans wi-fi », et même si j'essayais de la retenir, la morte me coulait par la bouche sur la scène du Off de poésie de Trois-Rivières. Sur un coup de tête et sans penser aux conséquences, la morte débordait du réel dans la réalité parce que cette scène du Off était la sienne, parce que tous les amis littéraires de Vickie étaient dans la salle et que Vickie nous avait annoncé avant de mourir qu'elle persisterait au-delà sa propre mort dans la littérature. Qu'on le veuille ou non. La morte lisait son texte à travers moi. Elle lisait : « La distance va me tuer. Je vais avoir envie de revenir. » Elle lisait : « Je suis une bombe qui se déplace en autobus moi. Parfois. C'est un peu comme si je faisais des crises d'épilepsie. Je file sur un coup de tête, excessivement. Comme ça. Pour presque rien. Puis pour quelque chose d'important. Quelqu'un. Quelque chose. Un show. Une paire de souliers. » Ce qui s'est passé ce soir-là, ce n'était pas du théâtre. Ce qui sortait, ce n'était pas des émotions au sens propre. Je ne contrôlais rien, parce que la scène des lectures de poésie est anarchique et permet que des choses sortent parfois qui n'ont pas été répétées, maîtrisées. Elles débordent sans protection pour des spectateurs exposés subitement à un inexprimable. J'ai eu une seconde d'inattention, la morte s'est précipitée au-dehors. Elle est sortie en larmes sur le visage des hommes, qui sont restés aussi saisis que moi. Elle est sortie en larmes, comme ça arrivait si souvent à Vickie en fin de soirée quand les émotions qui la traversaient étaient trop intenses. Je m'excuse auprès de tout le monde. **L**

♦ **Mathieu Arsenault** est auteur et critique. Il vend des t-shirts littéraires en ligne et a créé l'Académie de la vie littéraire. Ses deux derniers livres, *La vie littéraire* et *Le guide des bars et pubs de Saguenay*, sont parus au Quartanier.